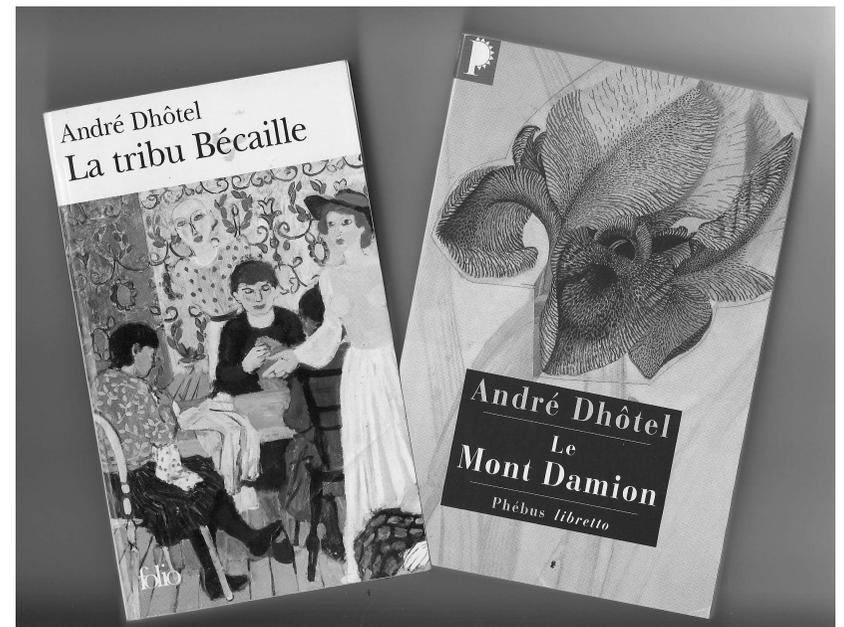


André Dhôtel : *La Tribu Bécaille et Le Mont Damion*



Journée d'études

Vendredi 10 décembre 2010, 9h – 17h30
Maison de Jules Verne, 2 rue Charles Dubois, 80000 Amiens

Programme de la journée

Matinée sous la présidence de Marie-Hélène Boblet

à partir de 8h 45 : accueil des participants

9 h : ouverture du colloque

9 h 15 : Isabelle Casta : L'amour et l'amitié, les deux visages de l'autre

9 h 45 : Philippe Blondeau : Hasard et nécessité de l'écriture dans *La Tribu Bécaille*

10h 15 : Discussion

10 h 30 : Pause

11h : Christine Dupouy : Poétique des lieux dans *Le Mont Damion*

11 h 30 : Edith Perry : L'animalité dans *Le Mont Damion*

12 h 00 : Discussion

12 h 15 : Repas

Après-midi sous la présidence de Philippe Blondeau

14h 15 : Marie-Hélène Boblet : *La Tribu Bécaille* : un roman pour mille romans

14 h 45 : Patrick Antoniol : *La Tribu Bécaille* : une saga ardennaise impossible à écrire

15 h 15 : Discussion

15 h 30 : Pause

15 h 45 : Francis Marcoin : N'être rien : entre nullité et sainteté

16 h 15 : Guillaume Pajon : Des malédictions à l'œuvre : la chanson du mal-aimé dhôtelien

16 h 45 : Danièle Dubois-Marcoin : Le grand jeu et le retour sur image

17 h 15 : Discussion

17h 30 : Clôture du colloque

Journée proposée par le Centre d'Études du Roman et du Romanesque de l'Université de Picardie-Jules Verne, en prélude à la publication en 2011 d'un dossier dans la revue *Roman 20-50*, dossier coordonné par Marie-Hélène Boblet et Philippe Blondeau.

Responsable de la journée : Philippe Blondeau

Contacts :

Centre d'Études du Roman et du Romanesque, Université de Picardie-Jules Verne, 80025 AMIENS CEDEX 1 03 22 82 58 27

p. a. blondeau@orange.fr

Patrick Antoniol (Lycée Jessé de Forest d'Avesnes-sur-Helpe) : *La Tribu Bécaille* : une saga ardennaise impossible à écrire

Il s'agit d'étudier la mise en abyme de l'impossibilité, sans cesse rappelée dans le roman, d'un récit qui, dans l'attente des événements, ne parvient qu'à installer des perspectives « spéculaires » et qu'à animer sporadiquement, cycliquement, un paysage fascinant. Sans atteindre les dimensions d'un jeu avec le lecteur, ni d'une remise en cause des codes romanesques, André Dhôtel gère tant bien que mal la problématique d'une écriture du fragment et de la rêverie lilliputienne.

Francis Marcoin (Université d'Artois) : **N'être rien : entre nullité et sainteté**

Au-delà de la diversité des deux livres proposés à notre curiosité, on peut envisager ce qui fait leur point commun, l'effacement plus ou moins volontaire des personnages, leur obstination à n'être rien, leur *sainteté*, avec une attention particulière pour le personnage d'Emilie dans *La Tribu Bécaille*.

Guillaume Pajon (IUFM d'Amiens) : **Des malédictions à l'oeuvre : la chanson du mal-aimé dhôtelien**

Il s'agit de montrer quelles sont les configurations narratives et esthétiques mises en jeu par le discours sur la malédiction, le malheur, l'élection inversée en quelque sorte.

Danièle Dubois-Marcoin (Université d'Artois) : **Le grand jeu et le retour sur image chez André Dhôtel**

André Dhôtel introduit dans la plupart de ses romans des images (l'image, telle qu'on en trouve dans les paquets de gâteaux, ramassée sur la route par Fabien, le héros du *Mont Damion*). Traces figées dans leur immuabilité, les images sont rappels plus ou moins brouillés d'événements passés et tout autant porteuses d'événements qu'elles contribueront à faire advenir ; elles leur servent alors de prétexte. Ce sont des marques, insistantes et atemporelles, qui relient l'être qui est apte à les regarder à l'invisible du monde, qui relient l'intentionnalité à l'aléatoire. Le regard porté par le héros sur l'image, un regard d'interrogation et de foi, devient le moteur obscur des actes auxquels il se livre entièrement, par delà la raison.

Dans l'écriture d'André Dhôtel, l'image dynamise et structure le récit : elle permet d'en dessiner le tracé sinueux (le parcours labyrinthique), d'en constituer les jalons et d'en justifier le développement.

La Tribu Bécaille et Le Mont Damion

Publiés respectivement en 1963 et 1964, ces deux romans se situent à l'exact milieu d'une production de quarante titres. Profondément ancrés dans le territoire ardennais, ils exploitent tous deux ce merveilleux singulier, subtil mélange de légende et de réalisme provincial, qui est devenu une véritable marque de l'auteur. Ils illustrent par ailleurs deux orientations sensiblement distinctes : *Le Mont Damion*, bien qu'il ait été publié dans la collection « blanche » chez Gallimard, appartient à cette catégorie de romans de la *géographie fabuleuse*, qui commence avec *Le Pays où l'on n'arrive jamais* et qui – sans exclusivité – se veut visiblement accessible à un public de jeunes lecteurs. L'esprit d'enfance en effet, entendu comme disponibilité à ce qui arrive, comme relation instantanée au monde qui se présente, y gouverne l'histoire et le récit. *La Tribu Bécaille*, bâtie sur une intrigue plus complexe et plus diverse, propose un dispositif narratif plus ambitieux utilisant – cas unique chez Dhôtel – la forme d'un journal intime aux multiples récits enchâssés. La complexité narrative, faite d'épisodes et de fragments, permet de mettre en place un personnel romanesque emblématique. L'art de la trouvaille, de la combinaison et de l'occasion caractérise l'ethos des personnages autant que l'art poétique de l'auteur.

Au-delà de cette diversité, qu'on a parfois tendance à oublier, on s'interrogera, à partir de ces deux livres, sur ce qui fait le charme si particulier des romans de Dhôtel : l'allure du récit, la couleur d'une écriture, les sources personnelles et culturelles d'un imaginaire et d'une attitude existentielle. On les situera également dans leur histoire et leur contexte, afin de souligner l'intérêt et la richesse de cette œuvre singulière, et notamment son importance pour le renouvellement du merveilleux.

Isabelle Casta (IUFM d'Amiens) : L'amour et l'amitié : les deux visages de l'Autre

Il arrive que dans les romans de Dhôtel l'amitié soit plus aisée avec un chat ou un loup, qu'avec ses semblables : ce n'est pas par anthropomorphisme béat – l'univers du *Mont Damion* est bien loin de *La Belle et le Clochard* – c'est juste les concours de circonstances, les vies mal fichues, mal cousues, où les gentilles vieilles dames sont sourdes comme des pots, où les filles à peine croisées, à peine aimées, vous sont arrachées par le *daïmon* à cent têtes d'un village haineux.

Pourtant le monde n'est pas vraiment tragique ; les réprouvés comme Roger Bécaïlle continuent de vivre, les amies filles reviennent un jour sur votre route. Dans un univers où les affrontements restent euphémisés, malgré une surévaluation de la socialité de classes, l'amour et l'amitié éclairent les chemins perdus dans la Nuit. Le terme même de « tribu » appelle la chaleur du partage, les solidarités, la communauté : on ne carbure pas au drame, au pathétique à la détrempe, pour fonctionner il est juste besoin d'une Emilie, d'une Christine, ou même d'un chat, qui plante ses yeux dans les vôtres et met ses pas dans vos pas.

Invariant anthropologique majeur, l'amour prend bien des visages, et permet à l'altérité d'advenir ; c'est cette « clairière du Sens » que j'aimerais explorer.

Philippe Blondeau (IUFM d'Amiens) : Hasard et nécessité de l'écriture dans *La Tribu Bécaïlle*

La progression d'un roman de Dhôtel semble relever à la fois d'une liberté qui confine à la désinvolture et d'une nécessité aussi mystérieuse qu'impérieuse. Il ne s'agit pas là d'une contradiction mais des deux aspects d'un même mouvement, ou *rythme* de l'œuvre romanesque, qu'on s'efforcera d'analyser ici, notamment à partir des manuscrits de la *Tribu Bécaïlle*. On s'intéressera donc à la démarche et au travail conscients de l'écrivain, mais aussi à l'évolution progressive du matériau et du personnel romanesques. Dans cette optique, on pourra considérer l'écriture dhôtelienne comme une écriture *aventureuse*, accordée en cela aux péripéties qu'elle raconte, ouverte à toutes les sollicitations du monde et gouvernée par une quête obstinée, aux résonances métaphysiques.

Christine Dupouy (Université de Metz) : Poétique des lieux dans *Le Mont Damion*

À en croire l'avant-texte du *Mont Damion*, ce livre est surtout une histoire, le récit des aventures de Fabien Gort. Or même dans ces états préparatoires, le *Mont Damion* et la notion de lieu jouent un rôle important, qui sera amplifié dans la version définitive. Du haut de ses cent mètres aucunement dérisoires, le mont domine l'ensemble du roman, que l'on soit véritablement dans les Ardennes ou bien à Londres. Le personnage principal du livre, c'est lui. Nous nous demanderons comment et pourquoi il en est ainsi.

Edith Perry (Lycée Antoine Watteau de Valenciennes) : L'animalité dans *Le Mont Damion*

L'aventure de Fabien commence avec la rencontre d'une bête dans la forêt. Plus tard arrivera un chat... Ces animaux sont inclassables, sujets à métamorphoses, hybrides peut-être. Ils passent aisément de la forêt à la ville. Présentés de façon réaliste, ils nous entraînent dans une histoire qui s'apparente au conte mais aussi au roman d'apprentissage. Leur présence fait du héros un vagabond, un bateleur, un poète, un émule de St François d'Assise. À cause d'eux, il s'éloigne de la société alors même qu'il déteste la solitude, mais grâce à eux il finit par s'intégrer et par trouver le véritable objet de sa quête.

Sauvages ou domestiques, adjuvants ou opposants, réels ou fantaisistes, qui sont-ils ? quelle est leur fonction dans l'intrigue ? que signifient-ils ? Pourquoi faut-il qu'ils retournent dans la forêt pour que Fabien devienne adulte ?

Marie-Hélène Boblet-Viart (Université Paris III) : *La tribu Bécaïlle* : un roman pour mille romans

Ce roman emblématise les caractéristiques du romanesque dhôtelien, romanesque de la foi en « l'impossible réalisé ». Ce paradoxe est accrédité par l'écriture diaristique dont se constitue le roman. Il est attesté par les commérages et colportages qui disséminent autant de versions possibles de l'histoire, construite par le pouvoir germinatif du discours, du ragot, du oui-dire. Dans le roman, la diction prend le pas sur la fiction. André Dhôtel renouvelle ainsi l'art romanesque en proposant une poétique fabuleuse fondée non pas sur la représentation du réel mais sur les virtualités d'une disposition subjective et d'une énonciation collective. L'effet de discontinuité et de disparate que produit la « marqueterie » de l'art romanesque dhôtelien est compensé par l'atemporalité et l'universalité mythique de toute image archétypique. Celle-ci dote les personnages d'une énergie psychique et le récit d'une énergie romanesque.